



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

LA COULEUR DES MOTS

DE PHILIPPE BLASBAND

FICHE TECHNIQUE

BELGIQUE - 2005 - 1h03

Réalisation & scénario :
Philippe Blasband

Image :
**Virginie Saint Martin, Nicolas
Arnoult, Valentine Paulus, Olivier
Rausin**

Montage :
Ewin Ryckaert

Musique :
**Daan, Olivier Thomas, Studio
Molière**

Interprètes :
Mathilde Larivière
(Marie enfant)
Aylin Yay
(Marie)
Serge Demoulin
(Charles)
Benoît Verhaert
(Jérôme)
Martine Willequet
(Danielle)
Serge Larivière
(Le patron)



SYNOPSIS C'est l'histoire de Marie, jeune femme dysphasique. Elle se sent dans sa langue, le français, comme dans une langue totalement étrangère. Alors, elle reste en panne sur le bord des autoroutes de la communication. Au fil de ses rencontres, nous comprenons combien ce langage défectueux creuse entre elle et le monde un fossé difficilement franchissable. Car au-delà de l'anormalité, blessure ressentie depuis l'enfance, d'autres obstacles menacent de l'isoler encore davantage : son propre enfant dont on la prive, le chômage, l'alcool dont elle abuse, et, tapie derrière l'agressivité, la fierté, et le refus de la pitié, une immense soif d'amour.

La couleur des mots raconte vingt-quatre heures de la vie de Marie.

CRITIQUE

La couleur des mots est le second long métrage de Philippe Blasband après **Un honnête commerçant**. Il s'agit



d'un film atypique et très personnel, qui nous plonge 24 heures dans la vie d'une jeune femme, Marie, dysphasique.

(...) Même si le film aborde la dysphasie (un trouble neurologique mal connu), il traite surtout de la communication. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas d'un film sur la dysphasie, mais sur la réalité d'une femme qui a des difficultés dans la vie, dont celle d'être dysphasique et alcoolique, ce qui n'arrange rien.

De toute évidence, le film est original par le sujet et le traitement. Mais il est surtout original par sa justesse, et faut-il le souligner, ce qui est juste est forcément profond. Et c'est là la force du film. Il approfondit un personnage que l'on croit caricatural pour en faire un personnage attachant et vivant, aux facettes multiples. Le rôle principal est interprété magistralement par Aylin Yay, la femme du réalisateur et la mère de Théo. [Telle une Alice au pays des mots perdus ou confus, [elle] donne chair à ce portrait sensible d'écorchée vive.] Elle transpose à l'écran l'angoisse d'avoir un enfant dysphasique en s'appropriant le personnage.

Il n'y a aucun suspens, que de l'émotion.

Comme le souligne son auteur, le film n'est pas un documentaire, ni une démonstration. Le film est une fiction. Il est le fruit d'une observation sur les enfants dysphasiques dont leur fils Théo est atteint. Le film tout entier est à l'image de son auteur, né d'un besoin viscéral de parler du han-

dicap de son fils qu'il a réalisé avec la complicité et le soutien de ses amis et de ses proches. (...)

Karen S.H.

<http://www.cinergie.be>

Genre casse-gueule s'il en est, le film de maladie donne plus souvent qu'à son tour des envies de fuite au cinéphile averti. Aussi n'est-ce pas la moindre des qualités de **La Couleur des mots** que de contourner avec adresse la plupart des chausse-trappes habituelles. La dysphasie, cette complexe maladie du langage, y est traitée avec recul et sans violons, dans un dispositif esthétique rappelant Keane. La caméra numérique colle en effet de près aux mouvements de son héroïne, à qui Aylin Yay prête son jeu nuancé, sans forcer le trait. Avec une impressionnante évidence, l'actrice parvient à donner une ampleur inattendue à son rôle, aidée en cela par un scénario habile, qui n'hésite pas à prendre son sujet au pied de la lettre. (...)

Si Philippe Blasband souffre parfois de son manque de moyen, son mérite tient en l'exploitation de cette pauvreté : la photo saturée propre à la DV est ainsi détournée pour faire naître l'étrangeté, bouleversant la palette chromatique à l'envi, violant les carnations ou cramant les surfaces blanches. De même, le travail sur le son, exemplaire, n'use que de procédés élémentaires et n'en fait jamais trop. Une réussite modeste, donc, mais à saluer.

Guillaume Massart

<http://www.filmdeculte.com>

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE BLASBAND ET AYLIN YAY

C. : Pourquoi avoir choisi une approche fictionnelle plutôt que documentaire sur ce handicap peu connu qu'est la dysphasie ?

Aylin Yay : Il était plus intéressant de faire une fiction parce que cela m'aide dans le jeu. C'est un personnage que j'ai interprété même si j'avais des liens très étroits par rapport au sujet. De toute façon avec Philippe, tout devient fictionnel, ce que je trouve très riche.

Philippe Blasband : L'idée était de mettre le spectateur à la place de quelqu'un qui est dysphasique. J'ai l'impression que c'est plus facile de faire cela avec une fiction. Dans un documentaire, on a tendance à rester plus extérieur. Or, le but premier du film est de suivre quelqu'un de dysphasique et de suivre son point de vue avec des moyens cinématographiques. Encore que certains spectateurs hésitent. On nous dit que la logopède est bien : en fait, il s'agit de Martine Willequet, une comédienne qui ignorait tout de la dysphasie avant le film.

C. : Il n'y a donc aucune partie documentaire ?

Ph.B. : Sauf les deux derniers plans de notre fils. Même dans le cadre de la logopède, j'ai utilisé un mode documentaire, mais cela



reste purement fictionnel.

A. Y. : Ce qui est intéressant, c'est la projection fantasmée de ce qui peut se passer à l'âge adulte pour un adulte dysphasique. Nous connaissons le stade de l'enfance. C'est donc une projection dans le futur.

Ph. B. : Je connais peu de dysphasiques adultes. Il y a des choses que j'ai inventées : l'alcool, par exemple. D'une certaine façon, le film est aussi le catalogue des angoisses qu'on peut avoir en tant que parent. D'une certaine façon, le film leur dit qu'un enfant qui a un handicap lorsqu'il devient adulte peut avoir des problèmes, mais il ne faut pas s'inquiéter, il a une force intérieure qui l'anime.

C. : *Tu dépasses le stade de la dysphasie en traitant du handicap en général. Marie est un personnage qui n'est pas que dysphasique.*

Ph.B. : On pourrait imaginer un documentaire ou un téléfilm qui traiterait de la dysphasie pure. Or, personnellement, je n'ai jamais rencontré personne qui soit purement ceci ou cela. Je voulais créer un personnage avec son milieu, une histoire qui a beaucoup de caractéristiques dont celle d'être dysphasique. Les gens ne se réduisent pas à leur handicap. C'est beaucoup plus complexe.

A. Y. : Si tu fais un documentaire, tu cernes peut-être mieux la personne que tu filmes, mais en même temps, il y a une distance tandis qu'ici la distance vient de la fiction. On entre donc plus

dans la vie et l'intimité d'un personnage.

C. : *Est-ce que le film a été une sorte de thérapie familiale ?*

A. Y. : Pour moi, sûrement pas. J'ai vraiment pris le rôle de Marie comme une création, un personnage avec une histoire et tout naturellement, je me suis inspirée de choses que je connais. Il était important pour moi de considérer le rôle comme une interprétation plutôt que comme une thérapie.

Ph.B. : Chaque dysphasie est aussi différente qu'une empreinte digitale. La dysphasie qui est dans le film est différente de celle de Théo, notre fils. C'est un handicap qui n'est connu que depuis une trentaine d'années et qui n'est suivi en Belgique que depuis quinze à vingt ans. On commence à voir la première génération d'adultes qui ont eu un enseignement spécifique. Auparavant, on ignorait le handicap. On les classait parmi les autistes, les retardés mentaux ou les sourds. Sans compter que certains dysphasiques adultes, lorsqu'ils ont réussi à maîtriser leur handicap préfèrent qu'on n'en parle pas. Ils ne le disent pas. Ceux qui ont assumé leur handicap n'ont pas envie que leur vie soit dirigée par ça.

C. : *Quelle est votre impression maintenant que le film est distribué en salles ?*

Ph.B. : On est content. Pour moi, le pire - mais qui était acceptable - était de faire des DVD pour des logopèdes et des parents d'enfants dysphasiques alors qu'on

espérait une diffusion plus large. Surtout pour les enseignants qui ont affaire à des enfants dysphasiques sans le savoir.

C. : *Comment fait-on Aylin Yay lorsqu'on connaît cinq langues - on est admiratif - pour rétrécir son vocabulaire à une demi-langue ?*

A. Y. : Au niveau du jeu, c'est intéressant évidemment. Le fait de parler à Théo nous aide. On a appris, les années passant, à simplifier les phrases et les idées pour être certains d'être compris par Théo. Marie est un personnage dont on laisse venir le phrasé.

C. : *Tu incarnes plus que tu n'interprètes ?*

Ph.B. : Oui, c'est son truc à elle. (rires)

A. Y. : Au Festival d'Amiens, des membres du jury nous ont dit que certains pensaient que j'étais une dysphasique. J'en suis ravie, parce qu'en tournant le film, j'avais souvent l'impression de jouer faux. J'avais très peur d'être dans l'interprétation parce que d'habitude, lorsque je travaille, j'ai tendance à disparaître derrière le personnage.

C. : *Le propos dépasse le cadre de la dysphasie. Marie m'a fait penser à Une femme sous influence de Cassavetes.*

Ph. B. Oui mais si j'ai bon souvenir, dans **Une femme sous influence**, Mabel (Gena Rowlands) se laisse influencer par tout ce qui l'entoure. Elle réagit très bien vis-à-vis des enfants, mais elle se laisse



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



bouffer par l'extérieur. C'est ça le secret. Le point commun est qu'il y a un nœud central qui permet à toutes sortes de situations d'advenir. Le petit problème de non compréhension de Marie entraîne des événements qui s'enchaînent les uns aux autres sans qu'elle le veuille. C'est très étrange parce que la première fois qu'on voit les films de Cassavetes, on a l'impression de ne pas comprendre ce qui se passe. Or, au départ, ce sont des choses assez simples. Mais le plus étonnant de ses films est **Minnie and Moskowitz**. Si on fait bien attention à ce que dit la mère (interprétée par la mère de Cassavetes), elle dit : «Pourquoi allez-vous vous marier avec lui, il est à moitié sourd ?» Si on revoit le film, on se rend compte qu'il ne comprend rien à ce qu'on lui dit et que c'est la raison pour laquelle il parle trop fort ! C'est une chose toute simple, mais qui prend d'énormes proportions.

A. Y. : Si **La couleur des mots** est un film touchant, c'est sans doute parce que ce n'est pas qu'un film sur la dysphasie. C'est le portrait d'une femme qui rencontre des gens, qui vit plein de choses, même si son comportement est influencé par son handicap. C'est vingt quatre heures de la vie d'une femme.

C. : *On était persuadé que les acteurs prononçaient les mots à l'envers. (rires)*

Ph.B. : C'est du montage son. C'est une métaphore, parce qu'on ne peut pas vraiment comprendre ce qui se passe dans la tête d'un

dysphasique. Il ne peut pas l'exprimer. C'est comme si vous étiez dans un pays étranger dont vous connaissez plus ou moins la langue : il y a un moment où vous décrochez, c'est comparable au cas de dysphasie légère. Pour la plus grave, on peut comparer cela avec le fait d'être sans véritable langue maternelle. Différence essentielle avec un aphasique qui perd l'usage d'une partie de la langue suite à un dommage cérébral mais qui a été construit par une langue maternelle. La rééducation consistant à trouver quelque chose qu'on a perdu. Pour les dysphasiques, il manque le terreau de base qu'est la langue maternelle. Pour le film, il fallait trouver une métaphore pour faire comprendre ce phénomène : la confusion, le sentiment d'être perdu, que tout se mélange dans la tête. Un dysphasique adulte ayant vu le film a trouvé que c'était assez juste, le sentiment qu'il avait éprouvé était là. (...)

Propos recueillis par Dimitra Bouras et Jean-Michel Vlaeminckx.
<http://www.cinergie.be>

BIOGRAPHIE

Elève de Gaston Compère à l'Athénée Royal d'Ixelles (Bruxelles). Diplôme de montage à l'INSAS (Bruxelles). A animé des ateliers d'écriture de 1993 à 1996, pour un public mixte ex-analphabètes et ex-lettrés (sous l'impulsion et

avec la collaboration de Karine Wattiaux). Donne des cours de scénario à l'INSAS avec la collaboration d'Isabelle Willems. Mari de la comédienne Aylin Yay. Deux fils, dont l'aîné est dysphasique.

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Courts métrages :

W. C.	1991
Cha cha cha	1998
Mireille et Lucien	2001

Longs métrages :

Un honnête commerçant	2002
La couleur des mots	2005
Coquelicot	2006

(en préparation)

Documents disponibles au France

Dossier sur la dysphasie
Dossier de presse